

ROUTE 163.

DU CAIRE A SUEZ ET A PÉLUSE.

LE CHEMIN DE FER.—LE CANAL.

Chemin de fer du Caire à Suez, distance 120 milles anglais (193 kil.). Un départ par jour pour les voyageurs, Trajet en 5 h. — Les trains express pour le service de la malle de l'Inde mettent ordinairement 5 heures. — Prix : 1^{re} classe, 157 piâtres (41 francs). 2^e cl. 104 p. (27 francs). 3^e cl. 40 p. (10 fr. 50).

nous a transmis l'image fidèle du grand conquérant, est d'un beau type et d'une noble expression. L'inscription en caractères hiéroglyphiques que porte le colosse est ainsi conçue: « Ramsès-Méïamoun, dieu-soleil, gardien de la vérité, approuvé du soleil. » On a aussi trouvé le poignet en granit rose d'une autre statue, qui, d'après les proportions, devait être haute de 18 à 19 mètr.; c'est l'élévation d'une maison de quatre étages. Le fragment est aujourd'hui au Musée britannique, et la statue est peut-être enfouie sous le sable et les alluvions.

De Memphis ou de Sakkarah, on revient ordinairement à Gizèh (3 h. 45). Peu de voyageurs poussent jusqu'aux derniers groupes de pyramides. Il est, en effet, plus facile de les visiter en se rendant au Fayoum (V. R. 166) ou en remontant le Nil; la pyramide de Méïdoun surtout est digne qu'on fasse une halte de quelques heures à *Rekka el-Kébir*. Nous achèverons ici leur description pour épuiser le sujet.

8^e Pyramides de Matanyèh et de Méïdoun. Ce sont (sauf celles de Fayoum) les dernières de la vallée du Nil. Les premières sont à 31, la dernière à 44 kilom. de Sakkarah, directement au S. Une des deux pyramides de Matanyèh présente exactement la même particularité de forme que nous avons signalée dans celle de Dachour. La pyramide de Méïdoun est, sous ce rapport, encore plus singulière; c'est moins une pyramide proprement dite que trois tours carrées à pans inclinés construites en retrait les unes au-dessus des autres, la dernière se terminant en pointe, ou plutôt en cône tronqué. Aussi les Fellâh ne la désignent-ils que sous le nom de *Haram el-Kaddab*, la fausse pyramide. On a cru à tort que la partie inférieure de cette pyramide était un rocher naturel que l'on aurait seulement taillé et régularisé; la pyramide entière est de main d'homme.

Une excursion à Suez est maintenant facile, grâce au chemin de fer commencé en 1855 et terminé en 1858. Le chemin court presque directement de l'O. à l'E., et s'écarte peu du tracé antérieur de la route de poste; il ne présente que deux stations intermédiaires, Robeki et Wabeid. La curiosité n'a rien perdu à cette accélération d'une traversée qui prenait de 2 à 3 journées; car le désert aride et montueux qui sépare Suez du Caire n'a rien qui puisse arrêter particulièrement le regard du voyageur. « C'est une surface plate et sablonneuse, mais solidifiée par les pluies et balayée par les vents : elle présente au regard une croûte grise ou noirâtre assez semblable à un immense dallage en bitume. Les lits de torrents desséchés qui rayent cette surface ne sont pas plus profonds que les sillons dessinés par la pluie sur la poussière de nos chemins; partout, du reste, la stérilité et le silence formidable du néant. De temps à autre quelques chameliers arabes s'arrêtent pour regarder passer avec stupéfaction cette file de 40 wagons emportés vers la mer Rouge par une force invisible. De temps à autre un coup de vent vient soulever le sable. On n'a plus à redouter le formidable *semoum*, et cependant quand il souffle, le sable pénètre par les portières closes, comme si elles étaient ouvertes, les malles, bien fermées en sont remplies, les vêtements en sont tout imprégnés. » (G. Lejean, *Voyage dans l'Afrique Orientale*. Tour du Monde,

1860, n^o 33.) La masse noire-violette du Gèbel-Attaka, qui se dresse sur la droite, annonce l'approche de Suez et de la mer Rouge; on passe près du fort d'Agerout, et un quart d'heure après on débarque sur la grève même en face du transit.

Suez (en arabe *Souweis*). — (Hôtel de France, sur la place du marché aux grains; — à l'extérieur, c'est une espèce d'échoppe arabe, mais à l'intérieur l'industrie de l'hôtelier actuel a créé une *locanda* assez confortable; — table satisfaisante, prix modérés.)

La position de Suez à la tête de la bifurcation occidentale de la mer Rouge est bien connue. Son existence ne remonte pas bien haut; mais plus anciennement il y avait près de là un château appelé *Clisma*, qui défendait la sortie du canal de communication du Nil à la mer Rouge.

C'est actuellement un lieu fort insignifiant, de 14 à 1 500 habitants; mais l'avenir que lui présage l'ouverture du canal de communication des deux mers, objet maintenant de tant de difficultés diplomatiques, lui donne un grand intérêt. Sa rade est vaste et sûre; elle a de 5 à 13 mètr. d'eau sur un fond de vase molle d'une excellente tenue, et pourrait contenir 500 bâtiments de toute grandeur.

Malheureusement, elle manque d'eau potable; chaque jour elle en reçoit du Caire, par un train spécial qui se compose de wagons-citernes dont la partie inférieure est remplie d'eau, laissant au-dessus un espace libre, qui, au retour, peut recevoir des marchandises. Ces wagons sont construits en France.

« La ville a une enceinte irrégulière et misérable, quelques habitations modernes confortables, toutes voisines de la gare et du port, notamment l'agence anglaise du transit (*Peninsular Company*), quelques mosquées sans caractère monumental; et deux ou trois places, dont la plus petite et la plus

pittoresque est celle du marché aux grains. A l'angle d'une rue obscure et sale qui mène au bazar, s'élève une maison d'un riche négociant grec, curieuse par son ancienneté. La dernière curiosité de Suez, c'est la maison qu'habita le général Bonaparte, quand il vint à la mer Rouge. Elle fait face à la mer. » (G. Lejean, *ibid.*)

On n'a guère d'autres distractions à Suez que de flâner sur la plage. Il faut se rappeler seulement qu'elle présente des bas-fonds assez dangereux, et que la marée montante l'envahit avec une rapidité telle que l'imprudent promeneur peut se trouver submergé en peu d'instants. On se souvient que Bonaparte faillit périr de cette façon.

On aura souvent l'occasion d'y observer les effets du mirage. « Tous les soirs, dit M. Lejean, j'étais certain de trouver le fort d'Agerout reflété dans les eaux d'un lac imaginaire. Un train vient à passer, la ligne noire des wagons, la ligne blanche de la fumée, se réfléchissent également dans la nappe limpide. »

De Suez au Sinaï, V. R. 159.

Excursion de Suez à Péluse, aujourd'hui port Saïd. — L'intérêt principal de cette excursion est actuellement de voir le traité du canal des deux mers et de reconnaître l'état des travaux. Elle demande huit jours pour le moins, aller et retour; la distance directe de Suez à Péluse est à très-peu de chose près la même que de Suez au Caire. On louera des chameaux à Suez et on se munira des provisions nécessaires pour tout le temps de la tournée ainsi que de tentes pour les stations. Comme il n'y a pas là de service organisé, les voyageurs devront tout prévoir.

A 20 min. au Nord de Suez, quelques restes d'anciennes constructions gardent encore le nom de *Tell-Kolzoum*; c'est l'emplacement de *Clisma*. Au bas de la hauteur, la rive du golfe montre des restes de l'ancien quai. A 1 h. de là, on commence à reconnaître

les premiers vestiges de l'ancien canal du Nil à la mer Rouge, dont la conception remonte au temps des Pharaons, mais qui ne fut achevé que sous les Ptolémées et auquel l'empereur Trajan ajouta de nouveaux travaux. Ce canal avait sa prise d'eau à *Babylon* (le vieux Caire) et il décrivait une vaste courbe au N. par la vallée ou plutôt la dépression naturelle qu'on nomme le *wadi-Toumilât*. Il arrivait ainsi au bassin des lacs Amers, à mi-chemin entre Clisma et Péluse, et de là descendait au S.-E. jusqu'à son débouché dans la mer Rouge. Une partie de ce tracé inférieur de l'ancien canal se confondra avec le nouveau canal maritime. — Près de l'endroit où nous reconnaissons ses traces, on a trouvé une sculpture persépolitaine, enfoncée sous le sable et qui doit, selon toute probabilité, appartenir à Darius, car c'est sous le règne de ce prince (500 ans av. J.-C.) que fut ouverte la portion du canal comprise entre les lacs et la mer. L'ancien lit du canal a une largeur considérable, 50 à 60 mètr.; ses berges, avec banquettes, n'ont pas moins de 5 à 6 mètr. de hauteur. La trace du canal ne se perd qu'à la pointe des lacs Amers, à 16 kil. environ au N. de Suez. Le canal était ouvert dans l'intérieur même des lacs; c'est aussi le tracé adopté pour le canal futur.

Le bassin maintenant desséché des lacs, dont le niveau est notablement inférieur à celui de Suez, marque l'ancienne prolongation du golfe jusqu'au centre de l'isthme. L'aspect des lieux, la nature du sol, tout indique cette ancienne extension, par laquelle s'expliquent nombre de textes géographiques autrement obscurs et très-confus.

Longeant à l'O. la pointe S. des lacs Amers, on trouve, à 7 h. de Suez, un second monument persépolitain que l'on croit être sur le site d'une place de **Cambysis** mentionnée par Pline. Ici l'ancien lac s'incline au N.-O., et le chemin

que l'on suit en continuant d'en longer le bord occidental prend la même direction. A 7 h. de l'emplacement supposé de Cambysis, vis-à-vis d'un lieu connu sous le nom d'*el-Ambak*, des restes d'anciens travaux indiquent une station importante, et les distances fournies par l'Itinéraire mettent précisément en cet endroit la ville d'**Arsinoë**, que des textes mal interprétés ont fait chercher aux environs de la côte. C'est là que se terminaient les lacs Amers proprement dits. A 1 h. 1/2 plus loin au N., les vestiges d'anciennes constructions marquent l'emplacement du **Sérapéum**, ou temple du Sérapis.

Le phénomène du mirage est très-commun dans ces lieux. M. Barthélemy Saint-Hilaire, dans ses excellentes *Lettres sur l'Égypte*, le décrit ainsi : « De notre station d'*el-Ambak*, nous voyions, aussi distinct que si c'eût été la réalité, un lac paisible et fort large s'étendre au pied du mont Chébrewet. Nous étions tout près d'aller y abreuver nos chameaux et y remplir nos barils. C'était le mirage et le brouillard du matin qui se combinaient pour produire ce magique tableau.

« D'autres fois nous découvrons à l'horizon des forêts entières, des villes admirablement construites, des murailles gigantesques, des montagnes énormes. En approchant, toute la fantasmagorie tombait pièce à pièce. La forêt devenait un bosquet de tamarisques de 3 pieds de haut; la montagne, un mamelon qui n'en avait guère davantage. C'est que la transparence de l'atmosphère est prodigieuse dans un pays où il ne pleut presque jamais, où le sol est à peu près aussi sec que l'air, où les nuages sont presque aussi rares que la pluie... »

A *el-Ambak* on voit reparaitre les vestiges de l'ancien canal. A droite ou à l'E. de son lit, à l'opposite du Sérapéum, **Chéikh-Ennédek** est une petite construction

en pierre élevée sur le tombeau d'un santon. Le tracé du nouveau canal, un peu à l'E. de l'ancien, passe au pied de ce monument de la dévotion musulmane, pour aller traverser le lac *Timsah*, (1 h. de Chéikh-Ennédek), destiné à devenir un bassin central.

Ce lac est à peu près au milieu de l'isthme, à mi-chemin de Suez à Péluse. Il est habituellement à sec. Il arrive cependant quelquefois qu'il se remplit, lorsque, dans de très-grandes crues, les eaux du Nil remontent jusque-là par le *wadi-Toumilât*. Les dunes qui bordent le lac ont près de 20 mètr. d'élévation. A l'E. du lac, on voit les restes d'anciennes tranchées qui venaient s'embrancher avec le canal et se portaient dans la direction du N.

El-Gisir, à 2 h. N. du lac *Timsah*, est le point culminant de l'isthme. De là le tracé du nouveau canal traverse une suite de lagunes, jusqu'à *Tell-el-Hèr* (10 h. d'*el-Gisir*), lieu remarquable par une grande quantité de poteries brisées, de briques et de morceaux de décombrés, tous indices d'un ancien site. On y place le **Magdalum** de l'itinéraire Antonin et le **Magdol** de la Bible. Du haut de l'éminence occupée par ces ruines, l'œil embrasse un horizon étendu.

Les ruines de **Péluse** sont à 2 h. 1/2 au N. d'*el-Hèr*. C'est là que le tracé des ingénieurs a placé le débouché du canal. La ville de Péluse fut autrefois importante; le prophète Ezéchiël la qualifie de « forcée de l'Égypte. » et les auteurs de l'époque romaine en parlent dans le même sens. Son nom égyptien, conservé par les Coptes, était *Phéromi*. Ce nom dérivait des terrains marécageux dont la place était entourée; le nom de *Sin* qu'elle porte dans l'Écriture n'en est que la traduction hébraïque, comme *Pélousion* la traduction grecque (de πηλός, boue). On sait que c'est près de Péluse, où il venait de débarquer, que Pompée, vaincu à Pharsale, fut lâchement

assassiné (48 ans av. J.-C.) par ordre du roi d'Égypte. La ville est entièrement ruinée; quelques débris, quelques colonnes brisées, les fondations d'un fort sur un monticule, en marquent seuls l'emplacement, à 3 000 mètr. de la côte où débouchait la branche Pélusiaque, aujourd'hui comblée par les alluvions. Un lieu contigu, que les Arabes appellent *Farama*, vient évidemment du Phéromi des Égyptiens, de même que le château de *Tinèh*, qui touche aussi aux ruines de Péluse, rappelle le *Sin* des Juifs.

La plage qui environne le site de Péluse et qui s'étend à l'O. jusqu'au lac *Menzalèh*, est une terre formée de limon, que le Nil couvre pendant l'inondation et que la mer envahit dans les grandes tempêtes. C'est ce qu'on nomme la plaine de Péluse. La mer y est basse et le fond s'incline par une pente très-douce; il faut s'avancer à 20 kilom. au large pour trouver un fond de 16 mètres.

On pourra visiter en revenant au Caire, au S.-O. de Péluse, vers le centre de l'isthme, le lieu appelé *Tell el-Masrouta*, sur l'ancien canal des Ptolémées, à 4 h. à l'O. du lac *Timsah*. Ce lieu, remarquable par d'immenses quantités de poteries brisées, de fragments de granit, etc., répond, d'après les distances de l'itinéraire, à l'emplacement de la ville d'**Héropolis**, l'antique **Ramessès** construite par les Hébreux dans la terre de Gessen, un peu avant le temps de Moïse. On y a trouvé une statue du grand Sésostris. — On peut de là suivre vers l'O. la direction du *wadi-Toumilât*, et regagner *Zaggazig* (V. p. 971) et le chemin de fer par lequel on reviendra au Caire, si l'on ne préfère suivre l'ancienne route directe des caravanes, qui par (10 h.) les hauteurs d'Oum-Gammal aboutit à *Birket el-Hag* (7 h.), à *Héliopolis* et (4 h.) au Caire.

ROUTE 164.

D'ALEXANDRIE OU DU CAIRE
A DAMIETTE.

On se rend par le chemin de fer à la station de Tantah (V. p. 971), d'où se détache l'embranchement qui doit conduire à Damiette (125 kil.) Il est déjà en activité jusqu'à **Samanhoud** (59 kil.) située sur la rive gauche de la branche de Damiette. C'est un lieu de médiocre grandeur, mais renommé pour ses poteries qu'il envoie au Caire. **Samanhoud** a succédé à l'ancienne **Sébennytus**, dont elle garde le nom modernisé par les Arabes. **Manéthon**, l'historien de sa patrie, était né à **Sébennytus**.

A 1 h. 1/2 au N. de **Samanhoud**, des restes considérables, mais confus et bouleversés, de murailles et de colonnes brisées, sur une éminence que les gens du pays appellent **Bébéit el-Hadjar**, à une demi-heure à l'O. du fleuve, marquent le site de l'ancienne **Iseum** et de son temple d'Isis.

A partir de **Samanhoud**, il faut continuer le voyage de Damiette en barque.

Mansourah (13 kil.), sur la rive droite de la même branche, ne date que du commencement du XIII^e siècle. Ses manufactures de toile à voiles, de crêpes, d'étoffes de coton et de lin, en ont fait une des places les plus florissantes de l'Égypte. C'est là qu'en 1250 saint Louis fut emprisonné jusqu'au moment de son rachat, après sa désastreuse retraite.

Damiette (53 kil.), ancienne **Tamiathis**, est restée une des villes les plus importantes de l'Égypte par le chiffre de sa population, que l'on évalue à 25 ou 30 000 âmes. Bien que les récents développements d'Alexandrie lui aient fait perdre de son ancien commerce avec la Syrie et la Grèce, elle trouve toujours, dans ses pêcheries et dans ses rizières, une source de relations profitables avec l'intérieur. Damiette joua un grand rôle

dans l'histoire des dernières croisades. Elle est sur la rive droite de la branche orientale du Delta, à près de 6 kil. de l'embouchure.

ROUTE 165.

DU CAIRE AU WADI-NATRON.

LACS, COUVENTS, BAHR-BÉLA-MA.
(De 20 à 22 h.)

On pourrait aller directement du Caire aux lacs Natron par le chemin du **Bahr-el-Farigh** (le fleuve vide), embranchement du **Bahr-Béla-mâ** (le fleuve sans eau), qui débouche au pied de la pyramide ruinée d'**Abouoach** (V. p. 1004), et continue de là vers l'O. N.-O. C'est la voie des Arabes; elle est de 16 h. environ. Mais la route habituelle est celle de **Téranèh**, qui diminue de 5 à 6 h. la traversée du désert. On se rend à **Téranèh** (10 h.) par le Nil; on voit en passant (4 h.) les travaux inachevés du barrage (V. p. 996). **Téranèh** est un gros village qui a succédé, sur la rive gauche du Nil de Rosette, à l'ancienne ville de **Terenuthis**, dont il garde le nom; les habitants vivent principalement du transport du natron des lacs au Nil. On trouve là des chameaux et des ânes pour le reste du voyage, qui est de 10 à 12 heures. On passe (30 min.) devant des ruines anciennes, que l'on a supposées, avec grande probabilité, être celles de **Terenuthis**; on n'a plus, à partir de là, que l'aride monotonie du désert. Enfin on voit apparaître et s'étendre la vallée où sont situés les lacs. On s'arrête au village de **Zakik**, fondé il y a une trentaine d'années dans un lieu appelé auparavant **el-Kasr**, le Château, et qui est habité par les ouvriers et leurs familles. On voit là aussi les vestiges d'une verrerie que l'on croit dater du temps des Romains.

Le wadi-Natron n'a qu'une très-faible population: 200 âmes environ pour le village, et 80, un peu plus ou moins, pour les quatre monastères. Les lacs groupés

dans la vallée sont au nombre de douze ou quinze; ils sont répandus dans la longueur de la vallée, sur une longueur de 25 kil. Deux ou trois fournissent le natron, qui se recueille aussi dans la plaine. Les deux lacs principaux sous ce rapport sont le **Bohaïret el-Gounféyeh** et le **Bohaïret el-Hamra**. Le **Khortâi** et le **Mellâhat el-Djoun** produisent aussi ce sel; mais comme ils sont très-petits, ils en donnent fort peu. Des lacs de la vallée, il y en a huit qui ont de l'eau toute l'année; on les désigne sous le nom de **Mellâhat**. Le plus grand, qui est aussi le plus méridional, est le **Mellâhat oum-Richèh**; il ne produit que du sel commun (chlorure de sodium). Il y a aussi quelques étangs (**birkeh**) qui se dessèchent en été, et d'où l'on tire du natron de qualité médiocre. Dans ceux des lacs qui contiennent à la fois du natron (sous-carbonate de soude) et du sel commun, les deux sels cristallisent séparément; le dernier au-dessus, en une couche d'environ 45 cent., et le natron en dessous, celui-ci variant d'épaisseur selon la forme et la profondeur du lac, mais n'ayant jamais moins de 68 centim. L'eau des lacs varie beaucoup en hauteur, selon les époques de l'année. Leur croissance et leur décroissance sont périodiques comme celles du Nil, mais elles n'ont pas lieu aux mêmes époques. Les lacs commencent à croître vers la fin de décembre, et continuent à monter jusqu'au commencement de mars; ils décroissent alors jusqu'en mai, époque où la plupart se dessèchent. Le travail de l'extraction commence au mois de mars. La différence entre le lit des étangs (**birkeh**) et celui des lacs (**bohaïrèh**), c'est que les premiers, après l'évaporation de l'eau, n'ont que de la vase, tandis que les autres laissent une incrustation solide. C'est alors qu'on recueille le natron appelé **soultâni**. Mais la meilleure qualité du natron, appelé le natron **blanc**, est

celui qui s'extrait des terrains bas non couverts par l'eau, autour des lacs. Des caravanes régulières viennent prendre le natron et le transportent à **Téranèh**, d'où on l'expédie par eau soit à Alexandrie pour l'Europe, soit au Caire où on l'emploie à blanchir le lin, ou dans la fabrication du verre. La végétation de la vallée est rare et chétive. La massette à larges feuilles (*Typha latifolia*) est la plante la plus abondante au bord des lacs; on y voit aussi le grand roseau (*Arundo maxima*), le tamarisc (*Tamarix gallica*), l'armoise (*Artemisia maritima*), le jonc épineux (*Juncus spinosus*), et un certain nombre d'autres plantes. Il y a çà et là quelques bouquets de palmiers, mais qui s'élèvent peu et ne portent point de fruits. Les animaux n'y sont pas non plus très-nombreux. La gazelle s'y montre quelquefois. On voit sur les lacs et aux environs la poule d'eau, le canard et la sarcelle.

Quatre couvents, tous coptes, existent dans le Wadi Natron; le principal est le **Deïr-Sourîani**, qui renferme de trente à quarante moines. Les trois autres sont le **Deïr-Baramous**, l'**Amba-Bichaï**, et le couvent **Saint-Macaire** ou **Abou-Makâr**, qui est le plus méridional de tous.

Du village au **Deïr-Sourîani**, la distance est de 2 h., en coupant la vallée droit au S.; le **Saint-Macaire** est à 3 h. à l'E. du **Sourîani**. Ces quatre couvents sont les derniers restes des monastères qui existèrent autrefois en beaucoup plus grand nombre dans cette partie des déserts d'Égypte, avant la conquête musulmane. Ce sont de grands bâtiments carrés, dont les murs d'enceinte s'élèvent à une quarantaine de pieds, sans ouvertures extérieures autres que des espèces de mâchicoulis au haut des murs, et une porte basse, très-étroite et solidement close, devant laquelle on peut encore, au besoin, ajuster deux blocs de granit qui la murent en quelque sorte extérieurement. Il est à peu près inutile d'ajouter

que ces précautions sont prises contre les Bédouins, qui pourraient avoir de temps à autre la tentation de venir piller le peu que possèdent les moines. Trois des couvents ont à l'intérieur des puits qui ne tarissent pas, et qui donnent le moyen d'entretenir dans chacun un petit jardin abrité d'arbres où viennent quelques légumes. Chacune des quatre communautés est gouvernée par un supérieur (*Gommos*). Quelques-uns des moines sont prêtres, et portent le titre de pères (*Abouma*); les autres ne sont que des frères lais. Chaque monastère a son église; Saint-Macaire en a trois, étagées les unes au-dessus des autres. Tout y est d'une simplicité cénotique; on ne trouve là ni le déploiement d'architecture, ni les riches ornements de la grande église du Sinai. Les moines, dans leur pauvreté, n'en font pas moins bon accueil aux visiteurs étrangers; les femmes seules sont rigoureusement exclues par la règle monastique. Deux ou trois des monastères avaient une petite bibliothèque de livres arabes et coptes; un Anglais, M. Tatiam, a exploré ces collections en 1842, et s'est fait céder par les moines tout ce qui pouvait présenter un intérêt littéraire. Il ne leur reste plus actuellement que leurs livres liturgiques.

Le *Bahr-béla-mâ* et ses pétrifications. A l'O., du *wadi-Natroun* et sur une ligne parallèle, s'étend une autre vallée que le voyageur doit visiter avant de s'éloigner de ce désert. Le nom de *Bahr-béla-mâ* que les Arabes donnent à cette vallée signifie le fleuve sans eau; elle se prolonge très-loin dans le S. jusqu'aux oasis de Thèbes, et envoie plusieurs embranchements sur le Nil au-dessous de Gizèh (le *Bahr el-Farigh*) et vers le Fayoum. C'est un des traits singuliers de la configuration physique du N.-E. de l'Afrique. Une simple crête la sépare du *wadi-Natroun*; c'est une course

de 1 h. 30 depuis les couvents. Le *Bahr-béla-mâ* est encombré de sable; sa largeur est ici de 12 kil. On n'y voit ni végétation, ni sources; mais en revanche on y trouve une grande quantité de ces troncs d'arbres pétrifiés tels qu'on en a déjà rencontré au pied du mont Mokattam (V. p. 995), seulement, comme le lieu n'a été que très-peu visité par les Européens, les pétrifications y sont bien autrement nombreuses et de plus grandes dimensions. Quelques troncs changés en pierre ont jusqu'à 8 et 10 mètr. de longueur. On y a observé aussi des empreintes de poissons fossiles, et l'on a remarqué que les galets qu'on y ramasse paraissent appartenir aux montagnes primitives de la haute Egypte. Les pétrifications se trouvent aussi dans le *Bahr el-Farigh*.

ROUTE 166.

DU CAIRE A MÉDINET EL-FAYOUM.

Le Fayoum mérite à tous les égards une visite particulière. Si l'on ne veut y faire qu'une course rapide, on peut, lorsqu'on remonte le Nil, arrêter sa barque à Bénisouef (V. R. 167) et venir l'y reprendre le surlendemain; mais celui qui peut y donner plus de temps fera mieux de partir du Caire et de remonter par terre la partie occidentale de la vallée du fleuve, ce qui lui permettra de visiter, s'il ne les a pas vues, les pyramides de Sakkarah, de Dachour et de Meïdoun. En suivant cette voie, on peut pénétrer dans le Fayoum par le N. ou par l'E.; nous indiquerons les deux lignes.

I. PAR LA VOIE DU NORD.

(102 kil.)

Du Caire à Gizèh et à Sakkarah 31 kil. (V. p. 997-1004). De Sakkarah à Dachour, en longeant le pied de la chaîne Libyque, et le *Bahr-Youçef*, ou fleuve de Joseph, 8 kil. (V. p. 1008). Le canal auquel on donne le nom de *Bahr-Youçef*, parce que

la tradition copte en attribue la création à Joseph fils de Jacob, n'a pas été creusé de main d'homme; c'est une branche naturelle du Nil. Il se prolonge, sous différents noms, dans toute l'Egypte moyenne, depuis Farchout, entre Kènèh et Girgèh, jusqu'au-dessous de Gizèh.

De Dachour à Tamèh, en continuant de longer le *Bahr-Youçef*, 13 kil.—A Tamèh, on quitte la vallée du Nil pour entrer dans une ouverture de la chaîne Libyque qui conduit directement à (24 kil.) **Tamyèh**, en suivant une direction S.-O. Immédiatement au-dessus de ce dernier village on passe le lit d'un canal naturel qui va aboutir plus loin à l'O. à l'extrémité supérieure du Birket-Kéroun. Sur ce ravin, qui est large ici d'une centaine de mètres, on a construit une forte digue transversale, afin d'y retenir les eaux qui viennent du S. et d'en tirer parti pour l'arrosage des terres après le temps de la crue du Nil. Le Fayoum a été dans tous les temps l'objet de grands travaux hydrauliques.

De Tamyèh à Senouris, 13 kil. S.-O.—De là à Biahmou, 9 kil. S.—Près de ce dernier endroit sont deux constructions qui semblent avoir été des pyramides, dans lesquelles on a voulu retrouver les deux grandes pyramides qui s'élevaient, au rapport d'Hérodote, au milieu du lac Mœris. C'est un rapprochement plus que douteux. Ces ruines ont une dizaine de mètres de hauteur. De Biahmou on gagne (4 kil. S.)

Médinet el-Fayoum. Cette ville, capitale de la province de Fayoum, est une place d'une certaine importance; son extrémité N. s'appuie à des monticules formés de monceaux de décombres: c'est le site d'**Arsinoë**, plus anciennement appelé **Crocodilopolis** parce qu'on y adorait le crocodile; c'était la capitale de l'Arsinoïte, nom que portait la province au temps des Ptolémées. Au village d'*Ebghig*,

30 min. S.-O., il y a un obélisque renversé et brisé en deux parties, qui porte le nom du roi Ousertèsen (12^e dyn.). La hauteur du monolithe était de 13 mètres.

PAR LA VOIE DE L'EST.

[(116 kil.)]

Du Caire à Tamèh, comme dans la route précédente, 52 kil.—De Tamèh aux pyramides de Matanyèh (V. p. 1110) 9 kil. S.—Le village de Matanyèh, sous le nom duquel on a désigné ces pyramides, sans doute parce que c'est de là qu'on les découvre en remontant le Nil, est sur la rive gauche du fleuve, à 2 h. des pyramides au N.-E.

De là à Meïdoun (V. p. 1013), 17 kil. S.

De Meïdoun au pont d'Ellaoum, 29 kil. S.-O.: On continue, dans cette partie de la route, à remonter le cours du *Bahr-Youçef*. A 2 h. de Meïdoun, on voit la grande digue de **Kochéïch**, ouvrage digne d'attention qui sert à retenir toutes les eaux d'écoulement des bassins d'inondation de la haute Egypte. On les laisse s'écouler dans la basse Egypte ou dans le Nil, selon les besoins, au moyen de grands déversoirs pratiqués dans la digue, ce qui procure un complément d'inondation dans les bassins inférieurs, et, dans le niveau du fleuve, un surcroît de hauteur qui va quelquefois jusqu'à un mètr. aux environs du Caire. Cette digue est ancienne; on pourrait penser qu'elle fut construite pour suppléer au lac Mœris, lorsque celui-ci, par l'engorgement de ses canaux ou par toute autre cause, cessa de remplir l'objet pour lequel il avait été creusé. Il y a des travaux semblables sur beaucoup d'autres points de la vallée en remontant au S. Le pont d'Ellaoum traverse une dérivation du *Bahr-Youçef* au point même où cette dérivation pénètre dans le Fayoum par une dépression de la chaîne Libyque. Il y a la deux

digues destinées à régler l'entrée des eaux dans le Fayoum à l'époque de l'inondation.

A 30 m. du pont, sur la droite du chemin, restes d'une pyramide. — Du pont d'Eliaoum à Médinet el-Fayoum, 9 kil. N.-O.

Le **Fayoum et son lac**. La province de Fayoum présente un double intérêt, par sa nature même et sa configuration, et par le souvenir des grands travaux qui s'y rattachent. Elle est, au-dessus du Delta, la seule partie de l'Égypte qui soit en dehors de la vallée immédiate du Nil. C'est un bassin enveloppé d'une ceinture de hauteurs, et où le Nil envoie une dérivation naturelle dont on tire un merveilleux parti pour l'irrigation des terres. Le bassin, dans le sens de sa plus grande étendue (du N.-E. au S.-O.) a une cinquantaine de kilomètres, c'est-à-dire, 12 de nos lieux communes, sur une largeur moyenne de 35 à 40 kil. La géologie, d'accord avec l'observation extérieure, y distingue trois régions de niveaux différents. La région orientale, qui est la plus élevée, se trouve à environ 8 mètres au-dessus de la partie du Nil la plus rapprochée. La seconde région, qui enveloppe celle-ci au N. et à l'O., est de 7 mètres plus basse que la première, et conséquemment presque de niveau avec la partie correspondante de la vallée du Nil, au-dessous du Bénisouef. Ces deux régions sont coupées dans tous les sens d'une multitude de canaux et de rigoles qu'alimente le Bahr-Youçef, et la seconde principalement est d'une fertilité prodigieuse. *Médinet el-Fayoum*, la capitale du pays, est à peu près au centre, sur la limite de la 1^{re} et de la seconde région. La 3^e, qui est la plus occidentale du Fayoum, est occupée par un vaste lac, le **Birket-Kéroun**, qui se développe du S.-O. au N.-E. sur une longueur de près de 50 kil., avec 7 ou 8 kil. de largeur moyenne. Cette 3^e région présente, par rapport

aux deux autres, une dépression considérable. Le niveau du lac est de 26 mètr. au moins au-dessous de la première, et conséquemment de 18 mètr. ou 55 pieds plus bas que le Nil à Bénisouef. Ces déterminations, dues aux études de M. Linant, sont, on va le voir, d'une grande importance pour la géographie historique du pays.

Quand on se rend de Médinet el-Fayoum au Birket-Kéroun, en se dirigeant vers l'O. ou le N.-O., on traverse d'abord les champs bien cultivés de la 2^e région; puis on arrive à une pente absolument stérile qui conduit au lac. On rencontre d'assez nombreux villages, mais pas de monuments. Une île qui s'élève vers le milieu du lac, le Géziret el-Kéroun, ou el-Korn, n'a rien qui soit digne d'attention, non plus que des ruines qui sont un peu plus au N. sur la côte occidentale, et que les cartes désignent sous le nom de *Médinet-Nimroud*. A l'extrémité S. du lac, des ruines appelées Kasr-Kéroun ont plus d'intérêt. On y voit les restes d'un temple de l'époque romaine assez bien conservé, mais sans inscriptions. Plus à l'E., en revenant vers Médinet el-Fayoum, il y a quelques autres ruines d'une médiocre importance. Ce n'est pas là qu'est l'intérêt de l'excursion au Fayoum.

Le **lac Mœris et le Labyrinthe**. On avait cru jusqu'à ces derniers temps que le Birket el-Kéroun ne différait pas du lac Mœris si fameux dans l'antiquité. On sait que ce lac, creusé de main d'homme, était destiné à recevoir les eaux du fleuve à l'époque des inondations, et à fournir à son tour, au moyen de retenues et d'écluses, une inondation artificielle aux campagnes environnantes jusqu'au delà de Memphis, soit durant la saison sèche, soit quand la crue du Nil était insuffisante. Comme utilité publique et comme travail d'art, l'exécution de ce vaste réservoir, due au roi Aménemha III de la XII^e dynastie, est une œuvre

comparable à ce que les temps modernes ont produit en ce genre de plus grand et de plus beau. Le nom de *Mœris*, que lui donnent les inscriptions hiéroglyphiques, signifie le *bassin*, le *lac* par excellence, terme qui se dit en copte *phiom*, « la mer, » d'où est venu le nom de Fayoum qui est resté au pays. Quant à son identification avec le Birket el-Kéroun, les mesures de hauteurs relatives, déterminées par M. Linant, ont démontré qu'elle était impossible. A la profondeur où se trouve le lac, les eaux qu'y aurait versées le Nil pendant les crues n'auraient jamais pu retourner au fleuve, ce qui était précisément la destination du lac Mœris. Mais en même temps que dans ce problème de l'emplacement du Mœris, les études topographiques de M. Linant renversaient l'ancienne solution, elles fournissaient les éléments certains d'une solution nouvelle. L'habile ingénieur a reconnu, au N., au N.-E. et au S. de Médinet el-Fayoum, dans un développement de plus de 50 kilom., des portions encore nombreuses d'une ancienne et très-forte digue qui enveloppait en partie la terrasse la plus élevée du pays; c'est dans l'emplacement circonscrit par ces digues que M. Linant retrouve le bassin du lac Mœris. Biahmou et ses deux pyramides, à 1 h. au N. de Médinet el-Fayoum, en occupent l'angle N.-O. De ce point on peut suivre la digue à l'E. (18 kil.) jusqu'au wadi-Wardân, et au S. (30 kil.) jusqu'au petit lac de Garak.

Ce qui démontre complètement, en dehors de toute autre raison, que telle était bien la circonscription de l'antique réservoir, c'est la position bien constatée du

Labyrinthe, lequel, au rapport d'Hérodote qui l'avait visité, était situé « un peu au-dessus du lac Mœris, à une petite distance de Crocodilopolis. » Les ingénieurs français de 1798 avaient bien reconnu la position de cet ouvrage fameux de l'antiquité; plus récemment, le docteur Lepsius en a étudié et décrit les restes avec plus de détail et de précision. Ils sont situés, comme l'a dit Hérodote, sur le bord même du bassin du Mœris, au côté oriental; leur distance de Médinet el-Fayoum (*Crocodilopolis*) est de 6 kilom. à l'E.-S.-E. L'historien grec décrit le Labyrinthe comme une vaste enceinte fermée de murailles et comprenant douze cours couvertes, avec deux étages de 1500 chambres chacun, formant une infinité de détours et de fausses sorties. A un des angles de l'édifice s'élevait une *pyramide* où avait été enseveli le roi qui avait fait exécuter ces ouvrages.

Une grande partie de ces chambres existent encore, tant au-dessus qu'au-dessous du sol, ainsi que la pyramide. Trois vastes corps de constructions entourent de trois côtés une grande cour centrale de près de 200 mètr. de long sur 160 m. de large; le quatrième côté de la cour est en partie fermé par la pyramide, dont chaque face est de 100 mètr. environ. C'était dans ce grand espace central que devaient se trouver les douze cours couvertes dont parle l'historien. A une époque moderne, on a creusé un canal, ou plutôt une rigole, qui traverse diagonalement les ruines. Le nom du constructeur, Aménemha, s'est retrouvé plusieurs fois répété dans les inscriptions hiéroglyphiques.